

## NOTES ET INFORMATIONS

---

**Histoire de la malaria dans la campagne romaine.** — On peut se demander pourquoi Rome, deux fois maîtresse du monde, fut la seule métropole située au milieu d'un désert. Au cours des siècles, de Marcus Portius Cato à Cavour, les patriciens furent périodiquement mis en demeure de cultiver leurs domaines sous peine d'expropriation, mais sans grand succès. Comment se fait-il que le nombre des propriétaires terriens ait diminué considérablement depuis 1690, date du premier essai d'assainissement par Cingolani di Pergola, sous Alexandre VII, et soit tombé de 450 à 70 au commencement de la « nouvelle Rome » ? En 10 ans, de 1871 à 1881, le nombre des hameaux ruinés croît de 64 à 230.

De nombreux et généreux efforts ont été tentés pourtant depuis Paul V jusqu'à Napoléon I<sup>er</sup>, Bruno Chimirri et Guido Baccelli, mais ils n'ont réussi qu'à obtenir des résultats passagers et l'Agro romano est retourné à sa désolation. On a incriminé les guerres civiles, les invasions, les sièges, la féodalité, la domination des papes. Mais y a-t-il un autre endroit au monde où guerres et conflits laissent derrière eux ruines et déserts pendant des siècles et aux portes mêmes de Rome qui, grâce à sa puissance colonisatrice, a laissé des traces ineffaçables dans tout le monde connu ?

Il y a donc là un mystère que bien des historiens ont cherché à déchiffrer. Dans une étude très précise, très complète, le regretté Angelo Celli, un des pionniers de la première heure de la lutte antimalarique, nous montre comment le paludisme a exercé son action néfaste dans la campagne romaine au cours des siècles (1).

Ce ne sont donc pas les événements ni les hommes qu'il faut rendre responsables, mais cette force hostile et contraire, toujours active et présente depuis vingt-cinq siècles. Ce fut elle que les premières tribus et plus tard les chrétiens essayèrent d'apaiser en vain par des temples à la Déesse ou à la Madone de la fièvre. Et on conçoit que, avant les découvertes modernes, les hommes destinés à s'établir dans ces régions fussent condamnés à l'avance.

Le remède spécifique, la quinine, fut introduit dès le xvii<sup>e</sup> siècle et, jusqu'à la fin du xix<sup>e</sup>, il fut utilisé seulement comme remède des accès de fièvre. Mais les périodes de recrudescence de l'endémie, alternant avec

(1) *History of malaria in the Roman Campagna*, by Angelo CELLI, edited and enlarged by Anna Celli-Fraentzel, with a preface by Sir Aldo Castellani, London, 1933, John Bale, Sons and Danielsson, Ltd.

des phases de déclin, se succédaient cependant et l'on se souvient encore avec horreur de celle de 1879-1880.

L'auteur décrit, au cours des siècles, ces oscillations qui, dues à un phénomène biologique inconnu, présentent un lien étroit avec les différentes époques de civilisation : pré-romaine, impériale, médiévale et renaissante. Les vicissitudes de la politique purent suspendre la vie agricole, mais non pas la supprimer complètement, et, inversement, la plus grande prospérité ne se traduisit pas par la régression du fléau. Au commencement du siècle, trente ans après l'unification de l'Italie, le paludisme existait encore et sous sa forme la plus pernicieuse. Les historiens et les économistes, méconnaissant ces phases périodiques de recrudescence, furent incapables d'expliquer ces alternatives de culture florissante et de désolation dans les régions agricoles. Machiavel écrivait : « Des régions malsaines deviennent saines quand elles sont occupées par un plus grand nombre d'hommes. » Nombreux furent ceux qui, comme Giuseppe Garibaldi, Crispi, tombèrent dans la même erreur et réclamèrent la colonisation et la mise en culture intensive de l'Agro romano. Cela tient à ce que l'on a pris l'effet pour la cause. Pour les uns les *latifundia*, ces grands domaines créés par les papes et les princes, étaient la cause de l'abandon, alors qu'ils sont en réalité le résultat de la malaria. Il a été difficile de faire comprendre que, si le paludisme n'est pas combattu par des mesures préliminaires, toute tentative de colonisation est vouée à un échec certain et les colonisateurs sont condamnés d'avance.

C'est la méconnaissance de ces faits qui a fait commettre tant d'erreurs historiques. Pendant des années, Fortunato n'a pas cessé d'affirmer que l'histoire de l'Italie avait été celle de la malaria qui, a-t-on même dit, avait été la cause directe de la décadence d'Athènes et de Rome. C'est très exagéré dans le cas de Rome. L'histoire de la campagne romaine ne correspond pas du tout à celle de la ville qui, depuis sa fondation, est restée saine et s'est toujours défendue derrière sa ceinture aurélienne contre la peste qui l'avoisinait. Les événements qui affectaient la politique intérieure de la cité n'eurent sur l'Agro romano qu'un effet limité et transitoire.

La véritable et seule maîtresse des destinées de cette région fut la malaria dont les phases rythmées d'aggravation et d'atténuation ont conditionné les diverses périodes d'abandon et de colonisation de l'Agro romano au cours des siècles.

Henri GALLIARD.

---